Robert Bailey, Art & Language International: Conceptual Art Between Art Worlds

Yoann Van Parys

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/25807>

DOI : 10.4000/critiquedart.25807

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Yoann Van Parys, « Robert Bailey, Art & Language International: Conceptual Art Between Art Worlds », *Critique d'art* [En ligne], Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 09 mai 2018, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/25807> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.25807>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

EN

Robert Bailey, Art & Language International: Conceptual Art Between Art Worlds

Yoann Van Parys

- ¹ Il est toujours temps de revenir sur cette curieuse nébuleuse que fut Art & Language. Une résistance fertile demeure en effet au sujet de ce que ce collectif d'artistes a fait. On ne tient pas facilement leur projet dans la main ; on ne l'assigne pas si facilement à un temps, ni même, quoiqu'on en pense, à un mouvement de l'histoire de l'art récent. Pour pénétrer dans cette riche forêt vierge que serait Art & Language, Robert Bailey se révèle être un guide de choix, défrichant pour nous à la machette un chemin d'une parfaite clarté. Avec beaucoup d'enthousiasme et de précision, l'auteur dresse dans le livre dont il est question ici une véritable histoire du mouvement, sans toutefois s'employer à historiciser les choses. Importe l'observation de ce qui se passe lors des divers développements du groupe et la nature des enjeux esthétiques et éthiques à l'œuvre. Il est par exemple passionnant d'accompagner Bailey dans son analyse d'une exposition clé intitulée *Conceptual Art and Conceptual Aspects* qui s'est tenue en 1970 au New York Cultural Center sous le commissariat « masqué » de Ian Burn et de Joseph Kosuth. Donald Karshan en était le commissaire officiel mais semble s'être laissé guidé par les deux artistes pour la sélection des participants (des artistes new-yorkais ainsi qu'Ed Ruscha et Bruce Nauman venant de la côte Ouest, quelques étrangers comme Jan Dibbets, Iain Baxter, Daniel Buren, Bernard Venet) et aussi pour leur étrange partition en deux groupes. Ce fut une des premières larges expositions d'Art conceptuel aux États-Unis, et il est curieux de suivre les réflexions des uns et des autres, notamment la volonté de Kosuth de distinguer les artistes « purement » conceptuels (Ian Burn, Mel Ramsden, Roger Cutforth), et ceux qui auraient des « aspects conceptuels dans leurs œuvres ». Lesquels (Mel Bochner, Lawrence Weiner, ou Hans Haacke) exprimèrent leur mécontentement de se voir ainsi exclus du groupe des tenants ferme de cet Art conceptuel naissant. Une question de définition donc, d'identification, de linguistique qui se révèle intéressante à suivre, dans ce moment de genèse de l'Art conceptuel, là où

l'appellation s'est parfois perdue par la suite sans qu'on ne sache plus guère à quelles racines cela pouvait référer.

- 2 Cet exemple illustre aussi le propos majeur du livre consistant à montrer en quoi Art & Language fut un groupe non seulement à géométrie variable, mais aussi à géographie variable. Puisque, venant d'Angleterre, on les vit circuler de l'Europe aux Etats-Unis, en passant par l'Australie et la Nouvelle-Zélande, y trouvant sans cesse de nouveaux défis, et de nouveaux collaborateurs. Plus encore, c'est un peu comme si par jeu, et/ou par dynamisme intellectuel, Art & Language se serait sans cesse déporté pour rester au cœur du débat, se situant au mieux dans « l'entre-deux ». Ce positionnement intermédiaire semble d'ailleurs être ce qui fait aujourd'hui le caractère finalement visionnaire du collectif d'artistes. Lorsque l'Art conceptuel a déboulé sur la scène artistique, refusant tantôt le visible, le système, ou s'emparant tantôt de la philosophie et plus largement des Sciences humaines, en les annexant à leurs fins dans une habile manœuvre, on vit en effet se développer différentes stratégies, souvent gouvernées par la volonté de protéger les acquis d'un groupe ou d'une esthétique. Pensons à la critique institutionnelle, soucieuse de défendre l'irréductibilité des artistes. Pensons aussi à une certaine critique ou histoire de l'art universitaire, qui aura voulu garder sa nature académique à tout prix (les analystes d'un côté, les analysés de l'autre, voire encore l'esprit d'un côté, le corps de l'autre, ou l'image d'un côté, le texte de l'autre), non sans tenter vaille que vaille de relever les défis apportés par les artistes s'étant soudain emparés de leurs techniques de travail et leurs modes de pensées. Pensons aussi simplement aux esthétiques : au refus des minimalistes et des conceptuels d'inclure de la figure humaine, de la couleur, de l'émotion, et *a contrario* au refus des expressionnistes d'en arguer à quoi que ce soit de théorique ou de la légère défiance du Pop art à l'égard de ce qui semblerait trop intellectuel et donc pas assez populaire... Différentes chapelles donc. Et des divisions, avec tout ce que cela suggère métaphoriquement et socialement de violence et d'incompréhension. Or, voici qu'Art & Language semble avoir loupé entre tout cela. Ou plutôt semble avoir « débattu » constamment de tout cela. Plutôt que d'esquiver les divers problèmes qui se nouaient, ils en ont fait des œuvres. Leurs travaux, dans leur hétérogénéité, ne cessent d'être ainsi rebondissants. Voilà qui en fait une œuvre relationnelle, plurielle, polyphonique et internationaliste avant la lettre (sans parler des intéressants enjeux identitaires que l'on trouve examinés là aussi). Art & Language se sera finalement proposé d'être une atmosphère, le nez qui aura respiré le parfum d'une époque tout autant qu'une fragrance de ce parfum, une sorte de science diagonale en elle-même pour reprendre la belle expression de Roger Caillois. Ce fut une performance sociale constante. On pourrait d'ailleurs voir dans les origines anglaises du groupe une des racines de cette attitude : l'art sera sur la scène comme dans ses coulisses, dans son centre comme dans sa périphérie, dans ses veilles comme dans ses lendemains, sera réflexion sur le travail, ses protagonistes, sa démocratie, ou ne sera pas. Il semble qu'ils aient sacrément vu juste.